

1000 #

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

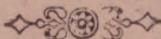
DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome II.

6^E LIVRAISON.

Calcutta
le 7/19 II 79



St.-Petersbourg,

de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.

1856.

Se vend chez MM. *Eggers et Comp.*, libraires, Commissionnaires de
l'Académie, Perspective de Nevsky, et à Leipzig, chez
M. Léopold Voss.

Prix: 45 Cop. arg. — 15 Ngr.

23 Janvier 1856.
6 Février

**NOTICE SUR LES OUVRAGES EN LANGUES DE
L'ASIE ORIENTALE, QUI SE TROUVENT DANS LA
BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-PÉ-
TERSBOURG, PAR M. WASSILIEV.**

Il y a déjà quelques années que le monde savant a salué l'apparition du célèbre catalogue des manuscrits orientaux, conservés dans la bibliothèque publique Impériale de St.-Pétersbourg ; toutefois il s'en fait de beaucoup que le riche dépôt de matériaux qui se trouvent dans notre capitale soit épuisé. Sans parler des manuscrits musulmans dont l'existence pourrait être signalée dans les bibliothèques d'autres institutions de l'état et entre les mains des particuliers, nous devons nous ressouvenir que du catalogue en question avait été exclue une littérature beaucoup plus importante, et par son étendue et par l'intérêt qu'elle présente, que les productions du monde musulman, et c'est précisément une riche collection d'écrits appartenant aux littératures chinoise, tibétaine, mongole et mandchoue, dont peut se glorifier présentement notre capitale. Quant à la bibliothèque publique, elle est non seulement pauvre en fait d'ouvrages de ce genre, mais on pourrait même dire qu'elle n'en possède point, car tout ce qui est mentionné dans son catalogue se réduit à une vraie bagatelle. C'est dans les bibliothèques du département asiatique, de l'académie des sciences et de l'université de St.-Pétersbourg que se trouvent de véritables richesses en ce genre.

La première de ces institutions a publié il y a déjà dix ans l'excellent répertoire de ses livres; mais il est à notre connaissance que le nombre s'en est beaucoup accru depuis et peut être même doublé, et si nous ajoutons que la bibliothèque de notre mission à Péking ne forme pour ainsi dire, qu'une section de celle de St.-Pétersbourg, de sorte que les ouvrages contenus dans la première peuvent à chaque moment être envoyés ici, tout l'avantage de la comparaison se trouvera du côté du dépôt de livres du département asiatique, non seulement en Russie, mais dans toute l'Europe. Sans parler des livres en langue chinoise, il suffira de rappeler ici que la bibliothèque de notre mission a reçu en don du gouvernement de la Chine un excellent exemplaire du *Gandjour* et du *Dandjour* en langue tibétaine, édition impériale de Péking¹⁾. Dans le reste de l'Europe on n'a jamais eu aucun volume de cette publication. Le *Gandjour* est déjà arrivé au département asiatique, tandis que le *Dandjour* reste encore à Péking seulement à cause des difficultés du transport. Cette magnifique publication se compose de plus de 350 volumes (pesant chacun près de 20 livres), imprimés en cinabre sur des feuilles de papier blanc assemblées à la colle; chaque volume est mis entre des planches richement ornées et enveloppé d'une étoffe de couleur jaune.

1) M'occupant de tibétain je me suis enquis dès mon arrivée à Péking d'un exemplaire du *Gandjour* et du *Dandjour*, ouvrages dont des exemplaires sont souvent apportés dans la capitale de la Chine par les marchands tibétains pour être vendus aux Mongols, mais dont le papier et les caractères d'impression sont si mauvais que l'on peut-à-peine les lire. Cependant j'appris que l'on peut se procurer ces ouvrages de l'édition de la typographie impériale, qui est beaucoup meilleure que l'édition ordinaire; je vis même les planches de cette bonne édition, conservées dans un immense local au jardin du Nord de la ville Rouge. Il fallait adresser à cet effet une demande au *Li-fan Youan* et le chef de notre mission ne refusa point son appui dans cette affaire; mais il se trouva que depuis longtemps déjà on n'avait point fait de tirage du *Gandjour* et du *Dandjour*, que les planches étaient gâtées et plusieurs perdues. Cependant le gouvernement chinois fut si bienveillant envers notre mission, qu'il fit prendre, pour nous l'offrir, un exemplaire de chacun de ces ouvrages à la bibliothèque d'un *Khoulouktou* de Péking.

La bibliothèque de notre mission à Péking possède en outre plus de 700 volumes d'ouvrages bouddhiques en langue chinoise, dont chaque volume se compose de 10 cahiers (*tche-tsi*). Si toutes ces raretés n'ont pu être acquises que grâce à la position exceptionnelle du département asiatique, position inaccessible à des particuliers, il est juste de dire aussi que ce département s'impose des sacrifices pécuniaires pour augmenter sa collection, en assignant à cet effet, depuis 35 ans, la somme annuelle de 500 roubles argent. Ainsi, sans compter les acquisitions faites précédemment, ni le cadeau ci-dessus mentionné du gouvernement chinois, la bibliothèque du département présente déjà une valeur de 17 mille r. a., somme très considérable pour la Chine, où les livres sont à bon marché et où l'impression réitérée de tous les bons ouvrages ne les laisse pas devenir rares.

La bibliothèque du département asiatique jouit encore de l'avantage d'avoir dans les membres de notre mission des correspondants à Péking, tandis que tous les autres établissements n'ont eu la possibilité de faire leurs acquisitions qu'occasionnellement ou par intervalles, et qu'il y a des éditions chinoises qui durant des dizaines d'années ne paraissent pas dans le commerce de librairie ou se vendent à des prix surpassant les moyens ordinaires. L'activité des auteurs chinois n'a certainement pas diminué à notre époque, et cependant il ne nous est plus possible de nous procurer leurs dernières publications. Espérons donc que la bibliothèque du département asiatique parviendra aussi avec le temps à se mettre en possession de l'ouvrage rare de *Tou-chou-tsi-tchen*, imprimé sous l'empereur *Khang-hy*, avec des caractères mobiles et offrant des peintures presque sur chaque feuille. Cet ouvrage se compose de 500 volumes, de 10 cahiers chacun. Le département asiatique seul sera également en état d'acquiescer l'édition mongole du Gandjour et du Dandjour et la version du premier de ces deux ouvrages en langue mandchoue ²⁾.

2) De mon temps le *Tou-chou-tsi-tchen* se vendait 700 r. a., prix que l'on me demandait également pour le Gandjour et le Dandjour en tibétain, éd. impériale. L'édition mongole de ces deux ouvrages n'était

Je ne sais rien de particulier sur la manière dont s'est formée la riche collection de l'académie des sciences et sur les sommes d'argent qu'elle y a employées. Cependant par l'examen des ouvrages que contient sa bibliothèque asiatique, il devient évident que le premier fondement en doit avoir été posé probablement déjà dans le siècle passé, tandis que dans le courant des vingt dernières années elle semble n'avoir fait aucune acquisition notable, sauf un petit nombre d'ouvrages en langue tibétaine, reçus en 1850. Le catalogue de ces derniers a déjà été publié par M. Schiefner, et il nous semble que, malgré le peu d'étendue de cette collection, elle n'offre pas moins d'intérêt que presque tout ce qu'il y avait dans le catalogue publié par MM. Schmidt et Böhrlingk.

La bibliothèque de l'université de St.-Pétersbourg ne compte encore son existence que par mois. Elle a été apportée dernièrement de Kasan, en totalité, par suite de la clôture de la section orientale en l'université de cette ville et de l'ouverture à St.-Pétersbourg d'un vaste enseignement des langues orientales, parmi lesquelles ont trouvé place aussi les langues chinoise, mandchoue et mongole. Conséquemment, sauf les armoires, l'histoire de la bibliothèque de cette université appartient toute entière à Kasan. Le premier cours qui y ait été ouvert fut celui de la langue mongole, c'est donc aux ouvrages en cette langue qu'appartient la priorité.

Déjà en 1829 deux élèves de l'université, MM. Kovalevski et Popoff, qui depuis ont obtenu par leurs travaux une réputation européenne, avaient été envoyés dans le pays au delà du Baikal, où nos Bouriates forment une des nombreuses tribus mongoles, en tout semblables à leurs voisins pour la langue et pour la religion. Leur séparation d'avec le Tibet et la Mongolie leur a peut-être conservé une plus forte teinte de nationalité et plus d'attachement à leur religion que dans le sein de la Mongolie elle-même, où la population, dominée par l'influence de la civilisation et l'industrie chinoises, tourne des regards moins passionnés vers la Rome d'orient, je veux

pour lors pas à vendre, mais j'en l'occasion de la voir dans la pagode *Young-ho-koung*, ainsi que celle du Gandjour en langue mandchoue.

dire vers *Hlassa*. Nos voyageurs pouvaient ainsi trouver dans les steppes transbaïkaliennes au moins les mêmes ressources littéraires que dans tout le pays mongol, sauf toutefois les livres, dont l'acquisition leur aurait coûté là très cher. Toutefois cette attente n'a pas été entièrement justifiée. — En examinant le catalogue dressé dans la suite par M. Kovalevski on se persuade que la plus grande et la plus importante partie des ouvrages qui y figurent provenait de Péking ou pouvait être achetée dans cette ville sans trop de peine ni de dépenses, car ils s'y trouvent à tout moment à vendre dans les librairies qui impriment uniquement des ouvrages en tibétain et en mongol. Ces librairies forment des appartenances des temples lamaïques *Soung-tchou-sse* et *Khouang-sse*, et servent également de dépôt aux planches de beaucoup d'ouvrages gravées dans d'autres lieux. Il faut en convenir, M. Kovalevski avait épuisé toute la provision de livres mongols, du moins imprimés, de manière qu'en cherchant avec soin ce qui me restait encore à y ajouter en fait d'ouvrages en vente, dans les librairies de Péking, je n'en pus trouver que trois ou quatre. Je ne crois pas, malgré tout cela, que les richesses mongoles que j'ai rapportées moi-même de Péking soient d'une moindre importance que les acquisitions faites précédemment. Sans doute, je n'eus en cela qu'un certain bonheur, qui n'est pas toujours le partage d'un voyageur n'ayant séjourné que neuf mois dans un pays, tandis qu'un séjour de neuf ans offre bien d'autres chances de succès. Cependant les mêmes manuscrits que j'ai eu l'occasion de me procurer à Péking auraient été inaccessibles à M. Kovalevski dans notre pays au-delà du Baïkal : jamais nos Bouriates n'auraient consenti à les laisser sortir de leurs mains, d'autant plus qu'il y avait dans le nombre plusieurs écrits sacrés, comme ceux traitant d'exorcismes et de charmes, qu'un pieux lama ne montrerait pas à un profane. Je n'attache certainement aucune valeur au contenu de ces sortes d'ouvrages et au secret dont on les entoure, mais comme raretés bibliographiques ces ouvrages sont des pièces uniques, non seulement pour l'Europe, mais pour tout l'univers. Le cachet du dix-septième fils de l'empereur, qui se trouve apposé sur chaque feuille de titre, nous révèle clairement

leur premier propriétaire; les corrections que l'on y rencontre de temps à autre nous démontrent que c'étaient des versions faites expressément pour ce haut personnage et qui probablement n'ont été copiées par personne. Tous les autres manuscrits sur lesquels on ne retrouve pas le cachet du prince m'ont été apportés, je crois, du même palais. Il y a parmi ceux-ci un grand nombre d'ouvrages importants, ou plutôt des traductions du tibétain, car personne ne peut même supposer que j'aie pu trouver un seul écrit original mongol, sauf la grande biographie de *Tsonkhava*, dont j'avais envoyé déjà en 1851 un bel exemplaire à la bibliothèque de Kasan; il n'en reste malheureusement que quelques feuillets. Rappelons-nous ici qu'il y avait un temps, où le monde savant pouvait nourrir de grandes espérances au sujet de la connaissance de la littérature mongole. C'était lorsque le célèbre académicien Schmidt eut publié le texte original et la traduction de l'histoire de *Sanang-Setsen*. Quel que soit le mérite de cet ouvrage, l'imagination active des investigateurs de faits nouveaux pouvait croire que ce premier écrit, jusqu'alors inconnu, serait suivi d'une série d'autres plus intéressants encore; mais bientôt une connaissance plus intime de la civilisation mongole a dû désappointer chacun. Je ne suis parvenu à découvrir qu'un seul manuscrit historique de plus, c'est l'*Altan-tobtchi*, qui est écrit dans le même esprit que le précédent. Dans la pénurie d'ouvrages mongols originaux, j'avais fait là certainement une découverte très-importante, mais puisque c'était ma première acquisition notable, je me hâtai de l'offrir à mon très-respectable professeur, M. Kovalevski, qui peut ainsi se vanter d'avoir parmi les livres de sa bibliothèque un manuscrit unique dans toute l'Europe. S'attendre à trouver chez les Mongols des matériaux d'histoire, c'est ne pas connaître ni l'histoire, ni l'esprit de ce peuple. Examinez de plus près l'ouvrage de *Sanang-Setsen* et vous serez convaincus qu'il n'y a rien mis de sien, sauf le récit de l'époque rapprochée de son temps; tout le reste est un extrait de sources chinoises et tibétaines, auxquelles l'auteur a ajouté quelques fables. Maintenant le bouddhisme s'est tellement emparé des Mongols qu'ils regardent comme un péché seulement que de se ressou-

venir de l'époque guerrière de Tchinguizkhan. Notons en passant que l'ouvrage de Sanang-Setsen a pourtant été traduit en langue chinoise et imprimé. Mon ami M. J. Zakharoff possède un exemplaire imprimé, très-rare, de cette traduction, qui se trouve en manuscrit dans la bibliothèque du département asiatique. Quelques personnes avaient prétendu qu'il existait encore une Histoire de la Horde ou des annales plus détaillées, qui auraient aussi été envoyées à Péking pour quelque héritier du throne; lors de mon séjour dans cette ville personne ne put me confirmer cette particularité. Qu'un héritier du throne de Chine voulût étudier l'histoire de la Mongolie, c'est une invention toute pure; mais l'important c'est que l'on désigne sous le nom d'une Histoire de la Horde l'ouvrage même de Sanang-Setsen. Prendre au pied de la lettre toutes les fables qu'un asiatique vous débite, c'est tomber dans l'erreur soi-même et y induire d'autres, car dès qu'un asiatique voit que vous désirez une chose, tout de suite il imaginera une histoire quelconque, seulement pour vous faire plaisir.

La soumission des Mongols à la dynastie actuelle, depuis plus de deux cents ans, aurait dû, ce semble, laisser quelques traces dans la littérature de ce peuple; nous étions en droit de nous attendre au moins à des traductions du chinois, et cependant il nous faut encore nous détromper, bien que l'on ait ouvert à Péking même des examens pour le grade de docteur en littérature mongole. On sait que parmi les gens des bannières (*ki-jin*) de la capitale il se trouve aussi des Mongols, mais ceux-ci ont oublié depuis longtemps leur propre langue, ainsi que les Mandchous; quant à ces derniers, le gouvernement les stimule encore à l'étude de leur idiome maternel, par ce qu'en beaucoup de circonstances la correspondance se fait, et que certains ouvrages sont écrits et publiés en cette langue; mais les Mongols sont tout-à-fait abandonnés à eux-mêmes et sans encouragement. Les Mongols de la capitale feront leur examen en chinois plutôt que dans leur propre langue. Cependant il existe des traductions mongoles, toutefois manuscrites, de quelques ouvrages classiques. Moi même j'en possède une des *Quatre-livres*. Dans l'intérieur de la Mongolie la connaissance de la langue mandchoue est de

rigueur pour la plupart des employés, car la correspondance avec le gouvernement se fait en mandchou; les savants lamas qui veulent se donner une éducation mondaine, c'est à dire chinoise, étudient aussi cette langue; aussi se contentent-ils de livres mandchous et ne songent pas à les traduire en mongol. Aussi n'existe-t-il d'imprimé en mongol à-peu-près qu'un seul ouvrage profane, c'est le Règlement du tribunal des relations étrangères, ouvrage dont nous avons depuis longtemps une traduction russe, faite du mandchou par M. Lipovtseff. La justice nous oblige d'ajouter ici que, suivant ce que l'on nous a dit, il a été traduit du mandchou en mongol dans le sud de la Mongolie orientale, quelques romans, comme p. e. «l'Histoire des Trois-royaumes», qui de leur côté avaient été traduits du chinois en mandchou. Il n'y a pas de doute que dans cette partie de la Mongolie beaucoup de traductions du mandchou ont été faites par des particuliers, pour leur propre usage, comme les manuscrits du dix-septième fils de l'empereur. Peut-être trouvera-t-on aussi dans le nombre l'histoire intitulée *Thoung-kián-káng-mou*, traduite même en tibétain.

Ainsi il ne reste à la littérature mongole qu'un seul domaine — c'est le bouddhisme. Effectivement M. Schmidt, en dehors de sa traduction de l'histoire de Sanang-Setsen, s'est fait en son temps une réputation de premier connaisseur de ce culte. Cet honneur appartient maintenant chez nous à MM. Kovalévski et Popoff, qui n'ont fait usage que des sources mongoles. J'ai déjà remarqué ailleurs combien peu les orientalistes de l'Europe occidentale ont à se féliciter, à cet égard, de tirer leurs connaissances sur le bouddhisme du sanscrit, du tibétain et du chinois. Vouloir juger de cette religion d'après deux ou trois ouvrages que l'on aurait lus ou publiés c'est une vraie folie. Avant d'avoir embrassé toute sa littérature, étudié tous ses divers systèmes, qui souvent se trouvent en contradiction évidente, osera-t-on croire que l'on connaît bien même un seul de ses dogmes.

Quels moyens donc ou quelles sources le mongol nous offre-t-il à cet effet? Je répète que de toutes les collections de livres et de manuscrits en cette langue que possède l'Europe, la notre est la plus riche et la plus rare. Cependant nous avons

dit plus haut que ni le Gandjour ni le Dandjour n'en font partie, et ainsi les codes principaux du bouddhisme qui se sont formés dans l'Inde, berceau de ce culte, sont restés inaccessibles aux mongolistes. M. Kovalevski n'a rapporté de Péking qu'une partie du Gandjour, les Páramitás; j'ai acquis de mon côté quelques volumes du Dandjour: c'est tout ce que nous possédons de ces deux recueils. La littérature bouddhique ne présente en mongol aucun ouvrage original, à l'exception de la Biographie de Tsonkhava, mais seulement des traductions faites du tibétain, quoique plusieurs lamas de la Mongolie aient enrichi de leurs écrits la littérature tibétaine. Nous ne pouvons ne pas relever ici la même attitude passive de la langue mongole par rapport au culte tibétain, qu'elle garde vis-à-vis du mandchou par rapport aux écrits traitant des sciences profanes. Sans parler des lamas, les plus fervents Mongols, même parmi les laïques, croient de leur devoir de lire les ouvrages de leur religion en langue tibétaine, quoique pour les uns et pour les autres souvent il devrait suffire de savoir lire, les bouddhistes étant d'avis que la ferveur du coeur atteindra son but même sans que le lecteur comprenne ce qu'il lit; tel est l'action de faire tourner dans les *courdous* si connus la fameuse prière «*Om mani padmé houn*».

Il est à ma connaissance que le service du culte bouddhique se fait dans deux endroits seulement en langue mongole, et que dans l'un d'eux le bouddhisme même est enseigné dans cette langue. Dans tous les autres temples, dans l'intérieur de la Mongolie, et même en Chine, on se sert du tibétain, comme chez les catholiques de la langue latine. Il n'est pas rare de rencontrer des lamas et des laïques possédant bien leur croyance et ne sachant pas écrire le mongol. Voici pourquoi les traductions du tibétain sont moins considérables que l'on ne pourrait le croire en raison de l'attachement sauvage que les Mongols ont pour leur religion. Le bas-peuple ne se sent même pas le besoin de savoir les prières, il se contente de nourrir les lamas, de les payer pour lire à son intention le Gandjour et le Dandjour³⁾,

3) Tout le monde ne sait peut-être pas comment se fait cette lec-

de brûler de l'huile devant les idoles et de faire fréquemment, quelque fois en rampant, le tour du temple ou *soubourgha*.

La langue tibétaine étant encore très peu connue en Europe et même chez nous, les renseignements contenus dans les ouvrages mongols suffiront pour le moment à notre instruction dans le bouddhisme. C'est ici le cas d'observer que partout où cette religion s'est propagée hors des Indes, elle a dû prendre une couleur locale, et à tel point même que souvent deux de ses ramifications ne présentent à l'oeil d'un indifférent aucun point de ressemblance et se trouvent même en opposition. Qui, par exemple, devinerait au premier coup d'oeil que le *chaman* ou le *bonze* chinois et le *lama* professent la même religion. La forme même des idoles et les objets de sacrifice n'offrent entre eux aucune ressemblance, ce qui est encore plus le cas pour le costume des prêtres, leur manière de s'exprimer et leurs connaissances. Envain croirait-on connaître suffisamment le bouddhisme; car si ayant lu le Gandjour, la parole de Bouddha, en sanscrit ou en chinois, on entame une

ture. Celui qui désire commander la lecture du Gandjour ou du Dandjour s'adresse à cet effet à l'un des monastères possédant l'un ou l'autre ouvrage: car là où ils ne se trouvent pas, une pareille commande évidemment ne saurait avoir lieu. C'est là donc la raison pourquoi les temples ont soin de se procurer ces ouvrages, sources d'un revenu certain; car autrement les lamas ne songeraient même pas à les toucher. Il est évident encore que les couvents doivent être très peuplés et posséder au moins quelques centaines de lamas. Celui qui commande la lecture verse dans la caisse de la communauté le prix fixé (à Youngho-koung on ne paye pas pour le Gandjour plus de 100 r. a.); il va sans dire que ce prix peut être dépassé suivant la bonne volonté du pétitionnaire, qui de plus doit fournir le thé que les lamas boivent dans le temple où ils font la lecture. A un signe donné par une cloche, une trompette ou trompe, tous les ecclésiastiques s'empressent d'aller au lieu de réunion, où chacun occupe sa place (selon l'ancienneté) et où devant chacun d'eux sont placés quelques feuillets d'un volume du Gandjour, de sorte que tout le recueil se trouve distribué, et que sa lecture peut être effectuée en quelques heures de temps. A la sortie du temple chaque lecteur reçoit sa quote-part de la somme payée pour la lecture, dont naturellement les prêtres supérieurs touchent une part plus grande.

.

discussion à cet égard avec un lama, quelle différence l'on trouvera entre les idées de ce personnage et les siennes propres! Le fait est que les lamas du Tibet, en traduisant leurs saints livres du sanscrit, n'ont pas manqué d'y joindre leurs propres commentaires, lesquels en prenant de plus en plus du développement, ont donné naissance à une série d'écoles ou systèmes, tous fondus maintenant dans un seul, qui a enveloppé tous les autres, et qui a été fondé par Tsonkhava. Ses successeurs ont donné à son système encore plus de développement, en sorte qu'il forme une doctrine à part, à laquelle et la Chine et l'Inde sont restées étrangères. Inutilement chercherions-nous l'explication de cette doctrine dans le Gandjour et le Dandjour seuls, il nous faudrait lire la série d'ouvrages d'écrivains postérieurs et qui appartiennent exclusivement au Tibet. Il est vrai, on n'a pas en mongol des traductions de tous les ouvrages se rapportant au bouddhisme tibétain, que l'on devrait nommer plutôt *lamaïsme*; ce qui manque surtout, ce sont ces manuels que l'on développe dans les facultés de théologie, et qui servent d'organes à toute la dialectique scholastique des lamas, les plus grands querelleurs en controverse, quoique leur religion ne rencontre pas d'antagonisme. Toutefois nous avons sous la main tous les principaux ouvrages qui se rapportent à la doctrine de cette école, presque tous les écrits de Tsonkhava, tant imprimés que manuscrits; et même s'ils eussent manqué, les trois principaux ouvrages de cet auteur suffiraient: ce sont le *Bodhi-mur*, le *Tarniin-mur* et l'*Altan-eriké*, qui renferment clairement toutes les idées de sa nouvelle doctrine. Nous avons de plus en mongol une histoire manuscrite du bouddhisme au Tibet et des traductions des biographies des lamas célèbres. Que nous faut-il de plus pour la connaissance d'une religion qui nous est étrangère; avons nous des notions plus spéciales du brahmanisme ou de la religion de Mahomet? tous les autres petits détails méritent-ils d'être étudiés avec tant de soin et communiqués au monde savant? Nous sommes d'avis que nos mongolistes feraient une chose plus utile si, au lieu de prétendre vouloir traiter tout le bouddhisme, ils étudiaient sa manifestation spéciale dans un lieu donné; ils ont toutes les sources devant eux, et cepen-

dant personne n'a encore examiné le Bodhi-mur ou le Tarniin-mur.

Toutefois l'intérêt de l'étude du mongol n'est pas dans les matériaux qu'il nous fournit pour la connaissance du bouddhisme ou de la civilisation de la Chine. Si nous embrassons en esprit l'étendue de l'espace qu'occupent en Asie le peuple mongol et les autres tribus de même origine, les Bouiates et les Kalmouks, nous ne pouvons pas les mettre sur un même rang que ces nations insignifiantes qui souvent nous importunent avec l'étude de leur langue et de leur littérature; que de sujets dignes d'étude renferment encore toutes ces contrées inconnues ! Tout n'y est pourtant pas steppe, tout n'y est pas monotonie; chaque oulous a peut-être ses légendes, ses coutumes, ses croyances, ses chansons. Tout cela renferme des éléments de science pour l'avenir. D'ailleurs notre patrie en possédant déjà dans son sein un si grand nombre de tribus de ce peuple, ne doit pas perdre de vue qu'à tout moment elle peut former des liaisons plus étroites avec toute cette nombreuse famille qui occupe les steppes les plus vastes de l'univers !

A la littérature mongole doit se rattacher celle du Tibet. Quoique la chaire de la langue tibétaine nē soit pas encore ouverte à notre université, nous possédons tous les matériaux nécessaires à cet égard pour l'avenir. Ainsi la collection d'ouvrages tibétains, à St.-Pétersbourg, est beaucoup plus nombreuse que celle des livres mongols, ce qui est en partie aussi l'effet du grand développement et de la propagation de cette littérature, dont nous avons fait mention plus haut. Certainement là aussi la partie principale des matériaux se rapporte au bouddhisme, car le Tibet est le royaume de la foi, c'est à dire que toutes les habitudes de la vie mondaine y sont étouffées autant que possible; et moins encore peut-on s'attendre à trouver d'autres sources dans le pays transbaïkalien, dans la Mongolie ou à Péking. L'auteur de ces lignes a eu occasion de nouer des relations avec des personnes qui avaient fait le voyage du Tibet, et cependant, en remplissant ses commissions pour l'acquisition de livres religieux, il leur a été impossible de lui procurer des ouvrages d'un autre genre, ce qui demande

des soins tout particuliers, parce que les ouvrages profanes sont peu répandus à Péking. Nous savons qu'outre le *Gesser-khan* les Tibétains ont encore d'autres poèmes, qu'ils possèdent des ouvrages dramatiques et ont des traductions même de *Ramaïana* et de *Galien*, cependant un Européen ne se procurera ces ouvrages que quand, possédant la langue du pays, il se rendra au Tibet même. Pour le présent nous ne possédons qu'une collection de diverses grammaires et d'arts poétiques, une histoire et une géographie du Tibet, et comme complément à la dernière, des descriptions de divers monastères; les régléments du pays et une collection de papiers officiels de la cour de Péking, de décrets des empereurs et de rapports du Dalai-Lama, et quelques lettres de particuliers; ce sont là aussi les sujets auxquels se réduit toute la littérature profane tibétaine. Quant à ce qui concerne le bouddhisme, notre capitale possède déjà tout ce qui a été écrit de remarquable à ce sujet dans le Tibet même, et les plus grandes richesses de ce genre se trouvent pour le moment certainement à notre université. L'auteur de ces lignes, ayant fait une étude spéciale de la langue tibétaine, a pris tous les soins possibles pour se procurer des ouvrages tibétains; il se trouvait en relations avec les personnes les plus marquantes de la hiérarchie lamaïque à Péking, ne négligeait aucune occasion de faire connaissance avec tous les marchands venant du Tibet en cette ville, qu'il chargeait de commandes, et eut enfin le contentement de recevoir un grand nombre de livres imprimés à Hlassa et dans ses environs. Nous possédons le Dandjour, recueil considérable, en 225 tomes, renfermant tout ce qui a été traduit du sanscrit en tibétain d'ouvrages religieux de l'Inde. L'absence du Gandjour dans la bibliothèque universitaire se trouve balancée par les deux exemplaires de cet ouvrage existant au département asiatique et à l'académie des sciences. Le second est imprimé à Amdo, dans la partie orientale du Tibet, et le cède certainement de beaucoup au premier pour l'extérieur, mais il lui doit être préféré pour la correction du texte. L'on doit remarquer par rapport aux éditions de Péking, que, puisque les planches en ont été gravées par des Chinois, ne sachant ni la langue tibétaine, ni même

les noms de ses caractères, il n'est pas rare d'y trouver des erreurs, autant que cela est possible dans des éditions stéréotypes où tout dépend du copiste. — Étrange capacité que celle des Chinois! De mon temps un prince mongol commanda dans une librairie une copie magnifique du Gandjour; dont le prix s'élevait à près de 15 mill. r. a. Elle devait être exécutée en caractères d'or sur papier noir, poli et fortement doublé. L'entrepreneur choisit une vingtaine de jeunes garçons, pria un lama de leur apprendre à écrire et au bout d'un mois ils étaient déjà à copier assez joliment le Gandjour, que j'ai vu de mes propres yeux. Certainement que ces garçons ne gagnèrent à ce travail que leur nourriture, et que tout le profit fut pour le maître. C'est ici le cas de remarquer que la religion coûte beaucoup aux Mongols, car non-seulement ils entretiennent une quantité innombrable de lamas, dont le chiffre s'élève dans quelques monastères à 3 et 4 mille, non-seulement ils envoient annuellement au Tibet de fortes sommes d'argent, à titre d'offrandes, mais aussi leurs livres mêmes leur reviennent extrêmement cher; car ils regardent comme un crime de les marchander. Leurs compatriotes eux-mêmes mettent à profit cette disposition, en revendant au double et au triple des ouvrages de religion qu'ils rapportent en grande quantité de Péking. Il va sans dire que chez nos Bouriates ce prix est encore plus élevé. Pour le Dandjour qui me revenait à peu près à 700 r. a. nos Bouriates m'offraient volontiers 4500 r. a., et il est à ma connaissance, qu'il y a 15 ans, un spéculateur, qui avait fait avec nous le voyage de Péking, leur a revendu le Gandjour et le Dandjour, qu'il en avait rapportés, pour 12 mill. r. a. Nos Kalmouks d'As-trakhan ont moins à craindre ces excès: n'ayant presque aucunes relations avec la Mongolie et même avec nos Bouriates, ils doivent se contenter des livres qu'ils ont reçus depuis longtemps, et dont naturellement les vides sont complétés par des copies. Mais j'ai entendu dire, qu'il y a à-peu-près 10 ans, une princesse kalmouke ayant entrepris le voyage du pays audelà du Baïkal, y séjourna un certain temps et y fit copier un grand nombre d'ouvrages, qui rallumèrent la ferveur éteinte des Kalmouks.

Ce qui m'obligea à me désister de l'idée d'acquérir le Gandjour, c'était moins la difficulté d'en trouver un exemplaire, édition tibétaine (car pour celle de Péking il n'y avait pas même à y songer) ou sa cherté (le prix de l'édition tibétaine même s'était élevé à la fin de mon séjour à Péking à 1000 r. a.), que les difficultés du transport des effets de notre mission ⁴). De plus, les impressions que l'on en apporte du Tibet deviennent d'année en année à tel point illisibles et grossières à cause du mauvais papier, semblable à notre papier d'enveloppe, qu'il est presque impossible de s'en servir. Pour les Mongols cela n'a presque pas d'importance : ils se contentent de posséder le Gandjour ou le Dandjour, tels quels. Pour ce dernier nous ne pouvons pas non plus nous vanter de la beauté de notre exemplaire ; pourtant il est l'unique chez nous, tandis que nous en possédons deux du Gandjour, et pour le moment pas plus de deux personnes, en Russie, en état de le lire. Nous avons toutefois dans notre bibliothèque quelques parties séparées du Gandjour. Quelques livres avaient été acquis déjà par M. Kovalevski, plus tard un *taïcha* bouriate fit don à la bibliothèque d'un bel exemplaire du Pradjnâ-pâramitâ ; de mon côté j'ai acheté le Bouddhâvatansaka, édition de Péking.

En parlant du Gandjour et du Dandjour nous devons répéter la remarque faite plus haut au sujet du bouddhisme lamaïque. Cette religion a eu aux Indes beaucoup d'écoles, dont chacune avait ses propres livres ; mais dans le Tibet elle a été propagée plutôt par les sectateurs d'une même école ; les livres traduits en tibétain appartiennent par conséquent aussi à cette seule école, en sorte que le germe des divisions du lamaïsme se trouve déjà dans les versions indiennes elles mêmes. Quant aux ouvrages écrits dans le Tibet, nous possédons au grande complet, ainsi que nous l'avons dit, tout ce qu'il y a d'essentiel, tant ancien que moderne,

4) Notre agent avait reçu de moi seul plus de 300 pouds d'effets, tandis que le bagage tout entier ne devait pas en dépasser mille. Cela même empêcha l'envoi de beaucoup de livres pour la bibliothèque du département asiatique, qui s'imposa par là un grand sacrifice au profit de notre université.

en sorte que nous avons une quantité suffisante de matériaux pour juger du bouddhisme du Tibet. Certainement nous ne pouvions nous décider à rechercher et acheter indifféremment tout ce qui a été écrit. Dans son développement définitif le bouddhisme avait pris encore aux Indes une direction dialectique et une autre mystique : toutes deux passèrent également au Tibet, où elles formaient jusqu'à Tsonkhava des écoles à part, et c'est précisément la réunion et la conciliation de ces deux écoles qui forment le caractère principal de la sienne. Presque tous ses sectateurs ont écrit dans les deux genres, mais plutôt dans le dernier. Outre les ouvrages anciens qui ont déjà trouvé place dans le Dandjour nous avons le *Manigamboum* et le *Béouboum* qui appartiennent aux anciennes écoles ; puis une collection complète des ouvrages de Tsonkhava, du Dalai-Lama, de Bantchén Erdeni et d'une quantité de Khoutoukhtous, tels que Tchancha, Togouan, Chiretou, Adja et autres. Les écrits servant à expliquer la théorie ou la dialectique du bouddhisme ont été l'objet de nos recherches ultérieures, car ces ouvrages contiennent l'explication des dogmes ; quant au côté mystique ou système de magie, cet enseignement qui occupe de préférence l'esprit et l'activité des lamas est à tel point baroque et ridicule, que je pourrais même me reprocher d'en avoir fait le sujet de mes recherches, notre curiosité à l'égard de ces balivernes pouvant être contentée jusqu'à satiété par la moitié du contenu du Dandjour et la plus grande partie des recueils ci-dessus nommés, tous remplis de ces fantaisies. Après les dogmes de la religion vient son histoire, qui offre pour nous plus d'intérêt. Il semble que notre collection ne manque d'aucun ouvrage remarquable ou connu. Nous avons en langue tibétaine non-seulement l'histoire du bouddhisme dans le pays même, racontée par divers auteurs, par fractions ou d'ensemble, et comme complément des biographies des lamas fameux, mais aussi son histoire dans l'Inde, en Chine et dans la Mongolie. Non moins d'intérêt s'attache aux Sidhântas ou expositions des systèmes bouddhiques dans l'Inde et au Tibet, soit d'ensemble, soit par parties. Tout cela, comme la dialectique, l'histoire et les systèmes, ce sont des

sujets pour lesquels nous chercherions vainement des sources dans d'autres langues qui ont servi à traiter du bouddhisme.

Mais il est temps de quitter le monde lamaïque ou religieux de l'orient, auquel les littératures mongole et tibétaine servent d'organes, et d'aborder le domaine plus varié et plus réjouissant de l'organisation civile et du développement scientifique que nous offre la littérature chinoise. Dans cet examen nous laisserons de côté les ouvrages mandchous qui ne nous présentent rien de nouveau en dehors de cette littérature. Je n'ai pas même besoin de dire que tout ce qui a jamais été imprimé ou écrit en mandchou a trouvé place dans nos bibliothèques prises ensemble. Quelques livres anciennement imprimés sont devenus des raretés à Péking même, l'étude de cette langue étant tellement tombée, durant ces dernières années, dans la capitale de la dynastie mandchoue, que les libraires de la Chine, ne trouvant plus à qui vendre des ouvrages, ont fini par les employer comme doublure des feuilles des ouvrages chinois. Grâce à ce que les belliqueux conquérants ont passé corps et ame dans la nation conquise, métamorphose qui s'est manifestée non seulement à Péking mais dans leur patrie même, la littérature mandchoue, qui d'abord s'était prise avec ardeur à produire des traductions du chinois, ce dont aussi elle se compose en entier, a depuis longtemps interrompu son développement ultérieur; réunir donc une collection complète de ces sortes de livres, c'était chose facile grâce à leur petit nombre. Dans l'occident et chez nous beaucoup de personnes voient dans le mandchou, facile à apprendre, un aide pour l'étude élémentaire du chinois; osons le dire, la liste des sinologues en Europe serait bien peu considérable, si dans leurs publications faites d'après le chinois, ils avaient manqué de textes mandchous, joints aux versions envoyées à la Bibliothèque du Roi par les missionnaires, seuls véritables connaisseurs du chinois. Les Mandchous au contraire ne craignent pas d'avouer qu'en lisant de temps à autre un ouvrage en leur langue ils aiment, pour éviter tout malentendu, à jeter un coup d'oeil sur l'original chinois, quand

il y est entre lignes. En effet, ici c'est le chinois au contraire qui sert du moyen pour l'étude du mandchou, autrement à quoi bon publier une traduction avec le texte, si ce n'est afin de faciliter par-là l'intelligence de la première. Les principales publications mandchoues sont des traductions des livres classiques, mais sans les nombreux commentaires que les Chinois ont écrits sur ces ouvrages; puis vient le *Thoung-kiàn-kang-mou* qui n'est pas la grande Histoire de la Chine, celle-ci, pour ne pas parler de plusieurs ouvrages complémentaires, n'ayant pas été traduite. Nous ne nous rappelons en mandchou aucun ouvrage de géographie: la description de la Mandchourie elle-même a été publiée en chinois. Il n'y a pas non plus d'ouvrages de médecine, d'économie rurale, etc. Mais quant à la législation, on peut regarder la littérature mandchoue comme très-vaste et complète. C'est une affaire d'honneur pour la dynastie qui, en publiant des régléments et des décrets pour la monarchie, charge en même temps un comité spécial de les traduire en mandchou. Nous possédons une série d'ordonnances ou décrets de tous les souverains de cette dynastie, jusqu'au règne du défunt *Tao-kouang*. (Comme l'édition s'en fait après la mort du souverain, celle des ordonnances de ce dernier, mort seulement en 1850, n'a pu naturellement s'exécuter encore). Nous avons une nombreuse collection de lois de la dynastie *Täi-tsing* (*Oukhery kooli bikhe*), publiée sous *Khien-loung* (mais le recueil plus moderne de *Kia-khing* n'a pas vu le jour); les régléments spéciaux des ministères ont aussi trouvé place dans notre bibliothèque. Elle peut en outre se vanter de posséder une véritable rareté bibliographique: c'est un journal manuscrit de toutes les affaires qui ont été traitées dans la préfecture de *Sakhalian oula* ou de l'Amour, depuis son établissement jusqu'en 1810. Ce journal renferme des données fort intéressantes sur le pays et sur ses relations avec la Russie. J'ai déjà eu l'honneur de communiquer à la société géographique un extrait de ce journal, touchant l'existence d'un volcan aux environs de *Merguen khota*, en Daourie. Nous devons la copie de ce journal probablement à la curiosité d'un des gouverneurs de

ce pays dont les héritiers, après sa mort, l'auront mis en vente, comme cela se voit souvent.

En fait de belles lettres ce sont quelques romans, un drame et le fameux poème de *Moukden fou* qu'offre la littérature mandchoue. Toutefois le court aperçu que nous venons de donner sur cette littérature, prouve déjà qu'elle présente un plus grand nombre d'ouvrages sérieux que la littérature mongole. Nous avons déjà dit qu'elle a aussi son Gandjour; nous possédons de plus dans cette langue un certain nombre de petits traités sur le bouddhisme; dans un exemplaire imprimé du livre *Rintchen bounba* ou *Erdeni tsoksalaksan*, en mongol, qui se trouve dans notre bibliothèque, quelqu'un, dans ses loisirs, s'est donné la peine de tracer entre les lignes mongoles leur traduction mandchoue: c'est donc là aussi une grande rareté.

Nous avons aussi des choses rares en sanscrit, parmi lesquelles un livre surtout attire notre attention: il renferme 30 petits *soutras* bouddhiques imprimés en cinabre, caractères *landja*. Ce livre est magnifiquement orné: non seulement on voit des lettres sanscrites sur le dos de la reliure mais on en voit de même dans le tissu de soie de l'enveloppe.

Nous n'avons pas encore fini notre récit de la manière dont s'est formée la bibliothèque de Kasan, maintenant à St.-Petersbourg. Nous avons dit seulement que le premier fondement de cette bibliothèque avait été posé par M. Kovalevski, après le retour duquel la première chaire de langue mongole fut établie en 1833. M. Kovalevski ne tarda pas à publier le catalogue des livres qu'il venait de fournir à la bibliothèque, et dans le nombre figurent déjà, outre quelques ouvrages en tibétain, deux ou trois livres mandchous et chinois. Durant les quatre années suivantes la bibliothèque ne reçut point d'accroissement; mais en 1837 le défunt lama Nikitouïeff, qui remplissait au gymnase de Kasan les fonctions de surveillant et maître de pratique, rapporta des *stepes kalmoukes* quelques ouvrages en kalmouk et en tibétain. Parmi les derniers nous voyons déjà, entre autres, l'important ouvrage de Târanâtha, Histoire du bouddhisme dans l'Inde.

Il est à ma connaissance que M. Kovalevski possède une traduction mongole de ce livre, faite pour lui par M. Nikitouïeff. La même année fut établie à l'université de Kasan la chaire de chinois; l'archimandrite Daniel, professeur d'alors, céda à l'université tous ses livres (pour 4000 r. ass.); et c'est de cette époque que date réellement la collection chinoise. La plus grande partie de la bibliothèque du p. Daniel se composait d'ouvrages classiques et de philosophe et surtout de livres traitant du Christianisme; c'étaient des ouvrages composés ou traduits tant par les membres ecclésiastiques de notre mission en Chine que par des prédicateurs catholiques. Sans doute ce ne sera pas dans des sources chinoises que nous puiserons notre connaissance de la religion du Christ, ni dans les traductions des missionnaires celle de la langue chinoise, quoiqu'il y ait des personnes qui semblent conseiller de le faire, et même ces versions ne sont pas toujours heureuses; cette collection offre néanmoins, comme rareté bibliographique, un haut intérêt, et il serait bien difficile d'en rassembler une pareille maintenant. Comme les temples chrétiens ont été fermés en Chine, et comme l'impression d'ouvrages sur le Christianisme y a été défendue, les habitants de la Korée qui ont embrassé notre religion, en achetant de nos jours des livres chrétiens, doivent les payer très-cher. Mais lors du séjour du p. Daniel à Péking les derniers missionnaires catholiques allaient précisément quitter pour jamais la Chine, et, en s'en allant, ils remirent tous les biens de l'église à notre mission et firent cadeau à ses membres d'une précieuse collection d'ouvrages tant européens que chinois, y compris les armoires; et c'est probablement de cette collection là que le p. Daniel avait formé la sienne. La bibliothèque de l'université fit depuis l'acquisition d'un petit nombre de livres du défunt surveillant Sosnitski, précédemment compagnon du p. Daniel pendant son séjour de dix ans en Chine. — Vint l'année 1840, et moi aussi je fus envoyé en Chine pour le même nombre d'années. L'université, dans sa prévoyance, n'oublia pas de me fournir d'abondantes ressources. On me donna 700 r. a. par an pour les dépenses; il m'était permis d'employer la moitié de cette somme à payer mes

maîtres et le reste à acquérir des livres. Me trouvant pleinement defrayé de mes dépenses par le département asiatique, j'économisai sur les sommes qui m'avaient été confiées, et je pus acheter des livres pour près de 5 mill. r. a., somme très-considérable, comme on le voit. Mais j'ose espérer en même temps que j'en ai fait aussi, autant que cela dépendait de moi, l'emploi le meilleur, et que notre bibliothèque de l'université, riche et bien assortie, coûte beaucoup moins que celles de l'académie des sciences et du département asiatique. J'ai déjà mentionné plus haut les acquisitions que j'ai faites d'ouvrages mongols; quant à la collection de livres tibétains, c'est à moi qu'on la doit presque en entier, ainsi que la majeure partie des livres mandchous. Mais j'ai encore à parler de l'immense collection de livres chinois, dépassant en étendue comme en importance et en variété toutes les autres littératures et même plusieurs littératures européennes représentées dans notre bibliothèque. Lorsqu'en 1851 elle eut reçu tout ce que j'avais acheté de livres, notre bibliothèque se vit non seulement l'égale des autres bibliothèques ses rivales, mais les dépassa peut être même sous le rapport du complet. Celui qui sait comment se font les acquisitions partielles de livres, comprendra le grand avantage que trouva notre bibliothèque en ayant à faire à une seule personne. Ordinairement, pour former une bibliothèque, je ne dis pas seulement orientale, on fait acquisition de différentes collections formées par des particuliers; mais ces derniers, ordinairement, n'ont en vue qu'une partie quelconque d'une littérature, ou bien, manquant de moyens, ne font pas de grandes acquisitions, ou bien encore, ne connaissant pas l'ensemble d'une littérature ou ne sachant point apprécier les livres, achètent tout pêle-mêle. En achetant de telles collections, une bibliothèque, non-seulement paye très-cher, mais reçoit aussi une foule de doubles et ne peut cependant remplir ses nombreuses lacunes. Pour l'orient la Russie possédait un grand bibliomane dans la personne de feu le baron Schilling et c'est à ses efforts, sans doute, que l'académie des sciences est redevable de toutes ses principales richesses. Il n'épargnait ni dépenses ni peines pour acquérir non-seulement des livres, mais aussi d'autres

objets servant à la connaissance de la vie dans l'orient. Malheureusement il n'était pas allé lui-même plus loin que le pays au-delà du Baikal et avait dû abandonner à des personnes étrangères l'acquisition des livres et autres objets, à Péking. Malgré ses vastes lectures et son amour pour la science le baron Schilling ne possédait à fond aucune langue de l'orient et devait voir tout par les yeux d'autrui. Le but que je me proposais dans l'achat des livres, c'était de rendre notre bibliothèque aussi complète que possible et de l'enrichir de matériaux pour tous les genres de littérature. Probablement notre université n'aura pas d'aussitôt l'occasion d'envoyer quelqn'un en Chine, et en attendant la curiosité scientifique peut se tourner vers des sujets que nous traitons aujourd'hui légèrement; il faut donc que l'on trouve des matériaux tout près. Ainsi, p. e., les autres bibliothèques offrent très-peu d'ouvrages de poésie chinoise et manquent de petits écrits en belle prose; il n'y a dans chacune d'elles qu'un certain nombre de romans et de pièces dramatiques: même la section de la littérature classique ne présente pas tous les ouvrages des savants de la Chine et la doctrine des *Tao-sse* (rationalisme) se trouve exclu presque en entier des autres bibliothèques; et tout cela par la seule raison que pour le moment on y regardait peu. Je ne me crus pas en droit d'exclure ces ouvrages de ma collection, car tôt ou tard les uns et les autres devront servir à étendre nos idées sur la contrée et sont nécessaires pour la connaissance parfaite du développement du génie de l'orient. En me conformant à mes moyens, j'évitais les éditions trop belles et trop coûteuses, ou les reliures trop ornées, en me disant que chaque livre de plus vaut mieux qu'une belle et riche apparence. Ainsi, je me suis contenté d'une collection d'ouvrages bouddhiques chinois publiée dans le sud, se composant de 215 volumes, tandis que celle de Péking en forme 700, à cause du luxe des papiers. Il est vrai que ces 700 volumes auraient fait un magnifique effet dans notre admirable bibliothèque, mais d'un autre côté qu'est-ce qu'ils auraient coûté, à combien serait revenu le seul transport? — tandis que le contenu des deux éditions est le même et que l'usage de la première est plus commode.

Il va sans dire que l'achat de livres orientaux, sur place ou en Europe, présente une notable différence de prix. Cette différence est même bien autrement grande que celle entre le thé noir et le thé jaune qui se vendent à Péking au même prix. Nous n'avons qu'à consulter les prix annoncés par les libraires de Paris où, il n'y a pas si longtemps, nous avons vu le roman *Kin-ping-mei*, chinois-mandchou, côté 600 francs, tandis que nous ne l'avons pas payé plus de 7 r. a. (28 fr.). Nous avons déjà parlé du prix des livres chez nos Bouriates du pays transbaïkalien; notre bibliothèque a eu ainsi un très grand avantage, également sous le rapport des dépenses; elle peut même se vanter d'avoir obtenu une notable diminution sur l'ancien prix des livres à Péking. Ce résultat ne put être atteint que par nos efforts pour nous débarrasser de la tutelle des fripons chinois qui assiégeaient continuellement nos missionnaires, et qui nous étaient échus d'abord en héritage, de nos prédécesseurs. Ceux-ci aimaient à briller par la générosité russe et avaient même honte de marchander; ainsi p. e., ils payaient aux copistes un *tsien* par caractère: nous avons rabattu ce paiement à 100 *tsien* pour mille; eux ils faisaient leurs achats dans une seule librairie attitrée: nous avons fait connaissance avec tout le monde. Mais certainement, ce n'est pas dès l'abord que nous parvînmes à un heureux résultat: dans les premiers temps nous tombions souvent dans le piège, et quelquefois tout en le voyant, nous ne pouvions nous en préserver. On n'a qu'à consulter la collection des numéros de la gazette de Péking pour dix ans, que nous en avons rapportée. Elle nous coûte trois fois plus qu'aux indigènes. On nous l'apportait tous les matins dans l'état suivant: un cahier de rapports des fonctionnaires, de mauvaise impression, sans date, avec une annexe d'une feuille à part, renfermant les décrets et ordonnances de l'empereur; celle-là nous restait, tandis que le cahier nous était redemandé le lendemain, pour être communiqué à d'autres lecteurs; on nous le rendait plus tard, en mauvais état et souvent d'autres numéros. Nous nous révoltâmes contre un pareil abus, renvoyâmes le colporteur et en fîmes venir un autre; mais celui-ci n'osa pas empiéter sur le revenu de son camarade.

Que nous restait-il à faire? nous fîmes la paix avec le premier, à condition qu'il nous fournirait pour le même prix un cahier d'une meilleure édition, dans lequel les ordonnances se trouveraient conçues, et avec addition en annexe des personnes présentées à l'empereur. Le libraire qui avait eu la fourniture ordinaire des livres pour les missionnaires nos devanciers me trompa dès le premier envoi, en me vendant un exemplaire incomplet; je parvins heureusement à m'en défrayer en retenant d'autres fournitures de livres. Dans les dernières années, lorsque nous eûmes fait connaissance avec toutes les boutiques, et que les libraires se fûrent convaincus de notre exactitude à solder leurs comptes et de la bonne qualité de notre argent, ils cherchaient à l'envi l'un de l'autre à gagner notre confiance et nous ne payions pas plus cher que les indigènes. Que cependant l'on ne s'imagine pas que ce soit chose aisée que l'achat de livres à Péking; que nous n'avions qu'à dresser le catalogue de ce que nous voulions avoir, et que les livres arrivaient tout de suite. Point du tout. On ne trouve dans les librairies que les ouvrages qui font la pâture ordinaire d'un savant chinois: ce sont les livres classiques, les dictionnaires, les chries et autres, apportés du sud en énorme quantité; ce sont aussi les moins chers, car le prix en est réglé seulement d'après le volume. Mais pour l'achat de la plus-part des meilleurs ouvrages il faut épier leur apparition; quelques-uns ont été imprimés il y a deux cents ans, la plus-part appartiennent au siècle dernier, et les planches en sont ou détruites ou gâtées au point de ne pouvoir plus servir. Il fallait par conséquent attendre que quelque savant, pressé par le besoin, eût vendu l'un ou l'autre de ces ouvrages à un libraire; mais il pouvait arriver qu'un tel ouvrage fût intercepté par un autre acheteur; d'autres ne se sont pas montrés durant dix ans. Voilà pourquoi visiter le *Lieou-li-tchhang*, centre principal du commerce de librairie à Péking, était mon occupation journalière, et je puis dire une de celles que j'aimais le plus, et c'est avec un sentiment d'attachement tout particulier que je me souviens à ce propos de mon collègue et ami J. Zakharoff qui, ayant la commis-

sion des livres pour le département asiatique, m'accompagnait constamment dans mes tournées.

Je dois remarquer que pendant les dix années que dura mon absence de Kasan, l'université ayant fait de son côté plusieurs acquisitions éminentes, j'en avais toujours été prévenu à temps, afin d'éviter tout double emploi. En 1844 le p. Daniel abandonna sa chaire et fut remplacé par feu J. Voïtsékhovski, qui enseigna également le mandchou; lui aussi céda sa collection de livres à la bibliothèque. Ayant servi à Péking comme médecin, sa collection se distinguait par des ouvrages de sa science. Mais la plus importante augmentation de notre bibliothèque durant l'époque indiquée lui vint de la part de l'académie des sciences qui, en faisant la révision de ses livres, lui abandonna ses doubles. C'est ainsi que la bibliothèque de l'université reçut le *Tai-tsing-i-thung-tchi* et le *Tai-tsing-hoei-tian*, c'est à dire la géographie et les lois de la dynastie régnante; ouvrages très-rare et chers de nos jours.

Il est impossible de donner en peu de mots une juste idée de la collection chinoise de notre bibliothèque; nous nous permettrons donc d'entrer dans quelques détails, afin de mettre le lecteur en état de juger de l'étendue de la littérature chinoise et de la valeur des livres. Nous devons naturellement commencer notre examen par les livres classiques, qui forment dans toute l'étendue du mot la base de la civilisation chinoise et sont devenus pour ainsi dire le sang et les os des Chinois. Ce début sera même juste sous le rapport historique, car, malgré tout ce que prétendent les Chinois sur l'antiquité reculée de leur existence comme nation et sur l'origine de leur écriture, il nous a été impossible de trouver aucun monument à l'appui de l'une ou de l'autre assertion. Quoique l'invention des caractères chinois doive être très-ancienne, néanmoins leur composition même prouve qu'il a dû s'écouler un long temps avant que l'on s'en servît pour écrire des livres, et qu'ainsi l'on pourrait aisément envisager Confucius comme un des premiers écrivains de la Chine. Tout nous porte à conclure que la connaissance et l'emploi de l'écriture étaient l'apanage des gou-

vernements; ils avaient besoin de notices écrites pour leurs comptes des finances; ils annotaient les événements, les traités, tenaient les registres des généalogies, etc. Confucius fut le premier qui initia la nation dans l'art d'écrire et forma des disciples, qui devaient être aussi bons citoyens que serviteurs capables. Comme savant, Confucius n'offre que son titre d'historien, car l'ouvrage qui lui appartient en propre ce sont les annales du royaume de Lou. Le *Chou-king* est un essai d'histoire ancienne complète de la Chine; le *Chi-king* ou le livre des poésies, forme un complément à l'histoire nationale sous le rapport de ses moeurs et des cérémonies; c'est également un recueil de pièces, qui d'abord n'avaient été connues que des gouvernements. Le livre de divination et de pronostication *I-king* peut seul lutter d'antiquité avec les ouvrages de Confucius; le style même, fragmentaire et obscur, prouve que cet ouvrage a été composé à une époque où l'on ne savait pas encore exprimer clairement par les caractères non-seulement des propositions entières, mais même des phrases détachées. C'est à tort que les sectateurs de Confucius réclament ce livre comme un des leurs; il leur fut inconnu d'abord, car il n'a rien de commun avec la doctrine et les vues du fondateur de leur secte, et ses premiers disciples, qui citent à profusion dans leurs écrits le *Chi-king* et le *Chou-king*, ne font jamais mention de ce livre. Il est évident d'après tout, qu'ils n'ont commencé à le ranger parmi les sources de leur doctrine, à cause de son ancienneté, qu'au début de la dynastie Han, et qu'ils l'ont adopté pour se rattacher plus intimement aux croyances générales du peuple. Outre les trois ouvrages déjà cités Confucius n'en a laissé aucun, sauf peut-être le *Io-king*, ouvrage sur la musique, si toutefois il a jamais existé, car il passe pour perdu, et personne ne sait au juste ce qu'il contenait. Cependant la route qu'il a frayée n'a pas manqué d'être suivie par d'autres; ses disciples ont noté ses sentences (*Loun-ju*), ou composé des commentaires sur son *Tchoun-tsiou* (*Tso tchouan*) (*Koung-iang-Kou-liang*), ou bien exposé dans des traités à part ses idées et remarques sur l'antiquité, ce qui forma tout un livre, *Li-ki*, auquel servent de complément deux autres: *I-li*

et *Tcheou-li*, traitant des cérémonies. Enfin le philosophe Meng-tse ou plutôt ses disciples composèrent à l'instar du Loun-ju un recueil de ses sentences. Ce sont là les richesses avec lesquelles la doctrine de Confucius entre dans la carrière des affaires publiques, au temps de la dynastie Han. Ses sectateurs y joignent encore le *Siao-king*, livre qui traite du respect des parents, et l'ancien dictionnaire. *Eul-ia* qui sans contredit n'appartient pas à cette seule doctrine. Voilà donc les *treize kings* (*Chi-san-king*) renfermant toute le confucianisme un peu abrégé. Dans le but d'en faciliter l'étude on est convenu de les diviser en: 1) Les Quatre Livres, *Sse-chou*, comprenant: *Ta-sio*, *Tchoung-young* ou deux chapitres du *Li-ki*, *Loung-ju*, *Meng-tse* et 2) cinq canons ou livres classiques (*Ou-king*), savoir: *I-king*, *Chou-king*, *Chi-king*, *Tchoun-tsiou* et *Li-ki*. On ne rencontre cependant le nom de *Si-chou* qu'à partir de la dynastie Soung (XI s. ap. J. C.) sous la quelle le confucianisme prit une nouvelle tendance. Jusque-là la Chine offre encore une série de savants éminents, qui se sont fait une réputation par leurs commentaires sur les livres classiques; mais leurs commentaires se renfermaient dans les limites du texte qu'ils devaient expliquer. A partir de ce qu'on a très bien nommé la Nouvelle philosophie, le texte s'est subordonné aux idées métaphysiques qui, quoique s'étayant sur les textes des livres classiques et paraissant découler de leur ensemble, présentent néanmoins un tout nouveau système; aussi ce dernier dût-il soutenir un combat avec les savants appartenant à l'ancienne croyance, qui le traitaient d'hérésie. Fondé par *Tcheou-tseu* et complètement développé par *Tchou-hi*, il a produit à son tour une série de commentaires, qui se sont prolongés jusqu'à nos jours et se continuent encore. De cette manière la littérature classique n'est pas restée lettre morte depuis deux mille ans qu'elle sert de règle à la vie intellectuelle, civile et domestique des Chinois. Grâce aux seuls commentaires on peut se figurer quelle en est la vaste étendue, et en effet la collection complète de cette littérature, quoique quelques uns des auteurs anciens aient été perdus, que d'autres ne nous soient parvenus qu'en

fragments, dépasse celle du bouddhisme, autant par le nombre des traités que par celui des volumes, et a sur cette dernière encore l'avantage de répondre mieux à la voix des exigences de l'esprit et du coeur de l'homme, ne se laisse pas entraîner dans le domaine des raisonnements sans fond et ne vise point à l'imaginaire et à l'impossible dans les loix de la physique.

Maintenant aucun des livres classiques ne se publie sans commentaires, et l'on ne fait usage ordinairement que de ceux qui sont *reconnus* ou adoptés dans l'enseignement public; parmi les autres il y en a plusieurs que l'on ne trouve séparés que dans la bibliothèque impériale. Puis toujours avec les commentaires approuvés, on publie les livres classiques soit par partie, comme les *Sse-chou*, *I-king*, soit tous les treize livres ensemble (*Chi-san-king*). La rédaction de ces derniers est maintenant ordinairement accompagnée de diverses *interprétations*, variantes des textes (*Kiao-kan-tsi*). Une collection de ces éditions seules est ainsi suffisante pour la connaissance complète de l'ensemble du confucianisme, tant sous le point de vue ancien que sous celui sous lequel on l'envisage maintenant. Elles se trouvent en grand nombre dans nos trois bibliothèques, et la nôtre possède de plus une édition à part des 13 kings, avec des interprétations, mais sans éclaircissements. Mais pour l'étude de toutes les interprétations qui sont parvenues jusqu'à nous il existe des éditions plus étendues, faites sous la dynastie actuelle, par ordre du gouvernement, entre les années 1721 et 1748. Elles sont connues dans le commerce sous la dénomination générale de *Kin-ting-tsi-king* ou des sept kings, avec approbation suprême, quoique chacun d'eux ait son titre à part (*I-king-tche-tchoung*, *Chi*, *Chou*, *Tchoun-tsieu*, *Hoi-tsouen*, *Li-ki*, *Tcheou-kouan*, *I-li*, *I-sou*). Cette édition offre au bas de chaque texte une concordance de toutes les interprétations que l'on en connaît, et la conclusion qui en ressort. Parmi les ouvrages servant de puissant guide pour la connaissance et l'étude de la littérature classique, l'on doit compter aussi l'examen des king (*king-i-kaou*) par Tcheou et Tsoun, où l'on trouve tous les ouvrages et articles qui en ont traité depuis

les temps anciens jusqu'à l'avènement de la dynastie actuelle. Comme sous cette dernière l'étude des livres classiques n'avait pas non plus été délaissée, et que divers auteurs avaient publié des travaux sur plusieurs de ses parties, le ci-devant ministre Jouan-youan rassembla en 1829 dans un seul recueil plus de 180 de ces ouvrages, sous le titre de *Khouang-tsing-king-tsi*, formant 50 tomes, en 350 volumes. Tous ces ouvrages se trouvent dans la bibliothèque de l'université : on peut donc juger si elle est suffisamment fournie de sources pour l'étude de cette partie. Nous passons sous silence une quantité d'autres éditions moins étendues des divers livres classiques ; ne mentionnons pas non plus l'ouvrage connu sous le nom d'Interprétations journalières (*Si-kiang*) par l'empereur Kang-hi, qui est un travail considérable ; les *Kings* publiés avec la version en langue mandchoue, etc. Il y aurait peut-être à désirer encore le recueil *Toung-tchi-tang*, semblable ou précédent *Khouang-tsing-king-tsi*, et qui renferme les interprétations écrites sous les Youan et les Ming.

Nous avons déjà dit que la philosophie moderne présente une série d'écrivains connus non-seulement comme commentateurs, mais aussi comme auteurs de livres originaux. Quoique nous possédions au complet les ouvrages de Tchou-tse, l'acquisition de ceux des autres a été jugée inutile, par ce qu'un recueil de toutes ces compositions, formé sous la dynastie Ming et publié sous le titre de *Sing-li ta thsiouan* (8 vol.) a paru aux Chinois eux-mêmes si volumineux que l'on en a fait un extrait sous la dynastie actuelle, intitulé *Sing-li-tsing-i*, traduit également en mandchou. Ce livre est très-répandu. Dès avant cette époque les savants de l'école de Confucius avaient écrit, indépendamment des commentaires, des ouvrages spéciaux ; ils ont aussi trouvé place à notre bibliothèque dans le recueil *Pe-tseu-loui-han*.

Le confucianisme est devenu célèbre par ses traités des cérémonies qui trouvent leur place tant parmi les livres classiques, que dans la philosophie nouvelle. Nous avons de plus une histoire et une description de toutes les coutumes et cérémonies dans deux ouvrages immenses *Ou-li* et *Tou-li-toung-kao* (12 vol.).

Il serait étrange de croire que le génie chinois n'eût produit que le Confucianisme seul. Il est vrai que depuis longtemps ce dernier a triomphé de toutes les autres théories; cependant nous trouvons que même avant Confucius, conjointement avec l'accroissement de sa doctrine, et même quand elle eut pris le dessus, l'esprit chinois s'est jeté dans d'autres systèmes qui, à leur tour, tendaient à gagner de l'influence sur la nation. Les ouvrages de tous ces philosophes, sans excepter même les militaires, ont trouvé place dans le recueil de *Pe-tseu-loui-han* qui vient d'être nommé; nous possédons en outre une édition à part des principaux, au nombre de 12, avec des interprétations et des notes. Cette partie aussi nous offre par conséquent un nombre suffisant d'importants matériaux, d'autant plus que ces philosophes n'ont pas formé école. *Lao-tseu* seul, qui a vécu encore avant Confucius, est honoré en Chine du titre de fondateur de religion, absolument et même dans le sens que nous attachons à ce mot. Cette religion est connue sous le nom de la doctrine des *Tao-sse*, nom qui a été pris du premier caractère du livre que l'on dit avoir été composé par *Lao-tseu*, c'est-à-dire du *Tao-te-king*. Mais cet ouvrage ne présente toutefois rien de religieux, et à peine peut-on l'attribuer à une époque si reculée. La doctrine des *Tao-sse* est cependant devenu le recours et le récipient de tous les raisonnements non conformes au Confucianisme; il a attiré à lui une série de philosophes, comme *Tchouang-tse* et autres, a consacré tous les rêves de la fantaisie qui admettaient la possibilité d'arriver à l'immortalité ou à la longévité, de s'élever au ciel, etc.; il a également emprunté beaucoup de choses au bouddhisme et a composé à son instar des soutras, ce qui a induit en erreur quelques savants européens, qui prétendent que la doctrine des *Tao-sse* tire son origine de l'Inde. Pour nous l'intérêt principal de cette religion consiste en ce qu'elle a absorbé et développé toutes les croyances nationales, consacré ses superstitions, changé les hommes en dieux, peuplé d'esprits le ciel et la terre. Comme les sectateurs de cette doctrine, tout autant que les Confuciens, regardent le livre *I-king* comme appartenant à leur croyance, et comme en

effet il offre plus de ressemblance avec la théorie des premiers par ce que c'est essentiellement un ouvrage de pronostication, on pourrait dater son origine d'une époque très-reculée, quoique sa littérature, d'un contenu singulièrement mélangé et incohérent, ait pris naissance plus tard. Tout ceci prouve de quel intérêt peut être l'étude de cette doctrine qui, en Europe, n'a pas encore trouvé d'élaborateur éminent. A en juger par le catalogue d'ouvrages de la doctrine des Tao-sse que nous possédons, sa littérature ne le cède aucunement en étendue à celle du bouddhisme, mais nous n'avons pu trouver nullepart dans le commerce d'exemplaire complet de la collection connue sous le nom de *Tao-Tsang*, quoiqu'elle ait été imprimée à Péking du temps de Kang-li ; cela tient à ce que cette religion a trouvé plus de sectateurs dans le midi. Nous n'avons qu'un abrégé ou choix des écrits les plus importants sur le doctrine des Tao-sse (*Tao-Tsang-tsi-jao*), recueil publié en 28 volumes, d'une impression très serrée. Il nous en manque malheureusement sept volumes, mais peu importants, car les principaux traités, et entre autres, le plus fameux, intitulé *Jun-ki-tsi-tsien* (2 vol.), qui est un ensemble de toutes les croyances des Tao-sse, se trouvent chez nous.

La vaste et importante littérature du bouddhisme forme le dernier élément qui soit entré dans la civilisation philosophique et religieuse des Chinois ; elle a eu évidemment une grande influence non seulement sur l'intelligence, mais encore sur la manière d'être de ce peuple, sur sa langue et même en partie sur l'apparition du néo-confucianisme. La littérature bouddhique se compose tant de traductions faites du sanscrit, que d'un grand nombre d'ouvrages originaux ; nous avons déjà eu occasion de parler de la signification des premières. Le bouddhisme n'a pas cessé de se développer dans l'Inde pendant la durée de sa longue existence, c'est-à-dire de produire des ouvrages au nom de Bouddha, et présente par conséquent la plus exacte mesure du développement de la civilisation dans l'Inde même ; tout dans cette civilisation nous porte à croire qu'elle n'est nullement ancienne. Nous ne trouvons nulle autre part peut-être que dans

le bouddhisme tant de matériaux positifs sur les anciennes coutumes et moeurs de l'Inde, sur ses antiquités et même sur son histoire et ses institutions. Quoiqu'il en soit, tout nous prouve que le bouddhisme a passé successivement des règles générales aux particularités, des idées triviales et subjectives aux idées les plus abstraites et les plus nébuleuses, jusqu'à ce qu'il soit tombé en définitive dans le mysticisme. Il est hors de doute aussi que pendant ce développement il s'était formé dans son sein, comme cela devait être, différents systèmes qui se transformèrent en écoles, se combattant les unes les autres. Chacune de ces écoles a ses ouvrages à elle, non reconnus par les autres écoles, ou que celles-ci ignorent. Pour ne pas être induit en erreur, il ne faut pas prendre pour guide l'enseignement d'une seule école, et pourtant nous avons déjà vu que les sources tibétaines offrent précisément ce désavantage dont la raison est toute simple; c'est que le bouddhisme a commencé à se répandre dans le Tibet à une époque où la Chine avait déjà presque cessé ses recherches dans l'Inde, et voici pourquoi le mysticisme qui domine dans le Tibet s'est moins développé en Chine. D'un autre côté on ne trouve les écrits les plus importants du bouddhisme ancien que dans des versions chinoises, comme les *soutras* du petit Véhicule (Hinayâna), les *vinayas* ou régléments d'ascétisme des diverses sectes et enfin les fameux *abhidharmas*. Voilà l'intérêt qu'offre pour nous la version chinoise des livres bouddhiques, que l'on a rassemblés dans un recueil sous le nom des Trois Paniers (pitaka) ou *San-tsang*. Il renferme plus de 1600 traités, plus ou moins étendus. Comme malheureusement l'édition que nous en possédons n'a pas été dans le commerce à la même époque, il y manque un volume, toutefois peu important. Quant aux ouvrages bouddhiques originaux, nous en avons choisi seulement les plus importants, que nous avons même disposés dans un ordre plus systématique, et nous y avons ajouté quelques autres ouvrages qui ne font pas partie de l'édition officielle de livres chinois originaux, connue sous le titre de *Siu-thsang*, c'est-à-dire additions aux

thsangs. Outre les interprétations servant à l'explication de quelques-uns des livres du San thsang, nous possédons tous les dictionnaires, tant philosophiques (i tsie-king-i) que de terminologie (fan-i-ming-i-tsi et San-thsang-fa-chou); des catalogues de livres avec des revues littéraires, enfin le plus important, les livres d'histoire et de géographie (Si-ju-ki).

—

Nous avons déjà parlé des ouvrages sur le christianisme en langue chinoise. Outre l'Évangile, cette collection se borne toutefois au catéchisme, à de petits traités et à quelques ouvrages originaux des missionnaires catholiques, comme la Réfutation des erreurs bouddhiques et La Vraie origine de toutes choses; ouvrages qui ont été traduits aussi en langue mandchoue. Mais nous ne trouvons ni la Bible, ni les écrits des pères de l'Église, mais il y a l'ouvrage de l'Imitation de Jésus-Christ, attribué à Thomas a Kempis. La signification du christianisme en Chine est un fait qui appartient à l'avenir, et ses saintes vérités y auront certainement un jour un sort plus brillant.

Nous prions nos compatriotes à Péking et les savants de l'Europe occidentale de porter leur attention sur la littérature mahométane en Chine; ils seront probablement plus heureux que nous dans la découverte de livres musulmans chinois; pour notre part nous ne pûmes nous procurer que deux petits livres qui nous appartiennent, mais on nous a assuré qu'il en existe un grand nombre; cela est bien naturel, à en juger d'après la longue existence du mahométisme en Chine, où il est très-répandu, quoique les organes officiels semblent ne pas connaître absolument cette religion. On compte à Péking seul plus de 20 mill. familles musulmanes, possédant treize mosquées (Li-pai-sse); on rencontre de plus, sur la route de Péking en Mongolie, des villages entièrement musulmans, mais le centre de la direction spirituelle des musulmans dans cette partie de la Chine se trouve à *Lin-tsing-tcheou*, dans la province *Chan-toung* où, à ce que l'on prétend, se conservent aussi les planches d'impression pour les ouvrages musulmans en chinois. Mais ce

ne sont pas là tous les Musulmans : les fameuses mosquées à *Hang-Tcheou* et *Yang-tcheou* prouvent qu'il s'en trouve également au sud-ouest, tandis que le véritable noyau de la population musulmane appartient sans aucun doute aux provinces nord-ouest, *Chan-si* et *Kan-sou*, où ils occupent des séries de villages ; en allant de là au sud on les trouve dans la province de *Sse-Tchouen* et enfin même dans celle de *Joun-nan*, située le plus au sud-ouest, et où la population mahométane a pris un tel accroissement que dernièrement elle a pu se maintenir longtemps dans un état de révolte contre le gouvernement. Tous les musulmans de la Chine parlent naturellement dès leurs enfance la langue chinoise, quoiqu'ils se disent d'origine arabe ; ils portent le costume chinois et ne se rasent même pas la tête.

Nous trouverons peut-être dans les ouvrages musulmans originaux beaucoup de données nouvelles ; si même on se bornait à trouver l'ouvrage chinois sur l'histoire du mahométisme qui, comme je le sais, existe et a pour titre *Hoei-hoei-kiao-youan-lieu*, la peine que l'on aurait prise dans ce but serait bien récompensée.

Pendant mon séjour à Péking ayant eu l'occasion de faire la connaissance d'un natif d'Aksou dans le Turkestan, je notai plusieurs mots et phrases employés dans cette contrée, me procurai quelques manuscrits tatares sur papier de Chine et remis le tout à mon ami J. Bérésine, qui est plus en état que moi d'apprécier mon acquisition.

Les savants de l'Europe recherchent de préférence des livres historiques chez tous les peuples ; ils sont presque persuadés que rien autre ne mérite leur attention, n'est en état d'ajouter à leurs théories, ni d'enrichir la science de quelques nouveautés. Tous nos sinologues également donnent la préférence à la partie historique ; aussi sommes-nous d'avis que notre bibliothèque ne le cède en rien à aucune autre bibliothèque, et tout ce qu'il a été possible de trouver nous l'avons acquis au complet. La collection de l'académie des sciences est la plus pauvre sous ce rapport, n'ayant ni l'histoire complète officielle, ni les fameuses encyclopédies (*San toun*), qui

à elles seules forment dans notre collection 222 volumes, sans parler du reste.

L'histoire de la Chine est tellement vaste qu'aucune partie du globe ne peut se vanter de l'égalier pour l'immense étendue du temps et de l'espace. En mettant même de côté l'époque la plus ancienne jusqu'à la dynastie *Tcheou*, dont parle cependant le livre classique Chou-king, toujours aurons-nous une suite non interrompue de notions positives, à dater de cette dynastie, c'est-à-dire, depuis plus de mille ans avant J. C. jusqu'à nos jours. Déjà le *Tchhoun-tsieou* (printemps et automne) de Confucius et les notes de *Tso-tsieou-ming* nous offrent des détails rares, mais depuis les mémoires historiques *Chi-tsi* de *Sse-ma-tsien* la Chine nous est ouverte pendant 2000 ans avec tous ses moindres changements non-seulement dans le domaine des événements politiques et de l'ordre civil, mais aussi dans le détail des institutions juridiques, des lois pénales, des rites et des cérémonies, des événements célestes et des révolutions de la terre. Non-seulement chaque pas de l'empereur est noté, mais même les fonctionnaires les plus insignifiants, même les personnes n'ayant jamais eu de charge officielle, si elles ont acquis quelque réputation, bonne ou mauvaise, ont trouvé leur place dans l'histoire.

On peut dire que les annales ont été la première application de l'art d'écrire. Non-seulement les souverains et les princes apanagés eurent à leur cour des historiens, mais aussi les familles aristocratiques ont pu songer à conserver leur mémoire à la postérité. Ainsi quoique la source première de l'histoire de la Chine et son élément philosophique se trouvent dans les deux livres classiques le Chou-king et le *Tchhoun-tsieou* et même dans le *Chi-king*⁵⁾, livre de chansons dont l'interprétation se lie toujours intimement à l'histoire, toutefois le véritable père de l'histoire chinoise, l'Hérodote de l'orient, *Sse-ma-tsien*, a été inévitablement entraîné

5) Par conséquent des 5 livres classiques trois appartiennent à l'histoire. Telle est la prépondérance de l'élément historique dans la vie intellectuelle de la Chine; qu'y a-t-il de plus propre à former une nationalité?

par l'ancien goût des généalogies, et son histoire n'est par conséquent qu'une collection d'histoires particulières: biographies des empereurs, des princes, des hommes célèbres, ou revues (*tchi*) de musique, des cérémonies, des mesures, des sacrifices, des révolutions des saisons, des travaux hydrauliques et des finances. Quoique *Pan-kou*, qui vivait sous la dernière dynastie Han, se soit un peu écarté du plan et, qui plus est, de la manière de juger de Sse-ma-tsien, qui mettait le confucianisme au second rang, et pour cette raison est placé par quelques-uns audessous de *Pan-kou*, toutefois le premier fondement est bien l'ouvrage de *Sse-ma-tsien*. Les Chinois appellent ce genre d'histoire *Tsi-tchouan*, nous l'appellons officielle ou dynastique, car à la chute d'une dynastie, celle qui la remplaçait chargeait une seule personne ou tout un comité d'écrire l'histoire de sa devancière, d'après les documents officiels, reposant principalement sur les *Chi-lou* ou mémoires du règne de chaque empereur, composés depuis les temps les plus anciens par une série non interrompue d'historiographes de la cour. Lorsque la Chine, après la dynastie Tsin et jusqu'à celle de Sui, était divisée en Chine du nord et Chine du sud, et que des dynasties se succédaient dans chaque moitié, ces dynasties particulières durent avoir leurs histoires, qui sont entrées dans l'histoire officielle, quoique dans la suite elles aient été réunies en une générale sous le nom d'*Histoire du nord* et d'*Histoire du sud*: *Pei-chi* et *Nan-chi*. La période des trois royaumes, *San-koue*, a une histoire commune, dans laquelle la maison de *Wei* figure comme dynastie principale, par-ce-que celle de Tsin, sous laquelle fut écrit cette histoire, en fut la continuation directe. L'époque des cinq dynasties a également une histoire commune sous le nom de *Wou-tai-chi*; pendant les autres divisions de la Chine les dynasties particulières ont eu leur histoire dans les annexes à celle de la dynastie principale, à l'exception des dynasties de Lao et de Kin, dont les histoires ont été composées séparément de celle de la dynastie Soung. Outre cela l'histoire des 5 dynasties et celle de Thang ayant été refaites, il en résulte une histoire nouvelle de la dynastie Thang et une ancienne (*Sin-thang-chou* et *Kieou-thang-chou*), une histoire nouvelle des cinq dy-

nasties et une ancienne (*Sin-wou-tai* et *Kieou-wou-tai*). Ainsi dans le nombre complet des histoires dynastiques ou officielles on compte maintenant toujours 24 histoires, commençant par le Chi-tsi de Sse-ma-tsien et finissant par le *Ming-chi* ou l'histoire de la dynastie Ming, qui a été composée par le gouvernement actuel. Le mérite ainsi que le défaut de ces histoires consistent dans leur caractère officiel, qui empêchait leurs auteurs de prendre en considération les écrits des particuliers ou de citer leurs jugements. Nous devons par conséquent envisager comme une rédaction rectifiée de ces histoires les trois encyclopédies si fameuses en Chine ou revues *San-toung*, dans lesquelles l'auteur donne de plus des revues détachées des annales officielles, traversant toute la période historique jusqu'à son temps. Ainsi nous devons à Tching-tsiao le *Toung-tchi*, ou Encyclopédie historique, dans laquelle il rectifie les erreurs qui s'étaient glissées dans les histoires des dynasties. Quoique l'auteur y parle encore d'autre chose, comme de l'astronomie, de la géographie, des cérémonies, des rangs, des familles etc., ces articles toutefois sont traités mieux et plus en détail dans les deux autres encyclopédies, le *Toung-tian*, ouvrage de Tou-io, et le *Wen-hian-toung-kaou*, ouvrage de Ma-touan-lin, auteur qui a déjà justement obtenu une réputation européenne. Le gouvernement actuel a composé une suite (*siu*) de ces trois encyclopédies et a publié séparément trois ouvrages concernant sa propre dynastie, écrits dans le même esprit. L'histoire ancienne jusqu'à la dynastie Han a de plus été supérieurement élaborée dans l'*I-chi* ou concordance historique de Ma-sou.

Indépendamment de ce genre d'histoire les Chinois sont retournés à l'ancien caractère des annales (*Pian-nian*), qui s'est conservé dans le Tchhoun-tsieou. Les événements y sont racontés dans l'ordre des dates, sans aucune liaison entre eux, toutefois le caractère de classicisme a mis ces fatigants mémoires en grande vogue. Sse-ma-kouang, homme célèbre de la dynastie Soung, a composé une sorte de continuation du Tchhoun-tsieou, allant jusqu'au commencement de sa dynastie ou jusqu'à l'année 959. Cet ouvrage est connu sous le nom de *Thoung-kian* ou Miroir historique. Le philosophe Tchou-

Tseu, connu par ses travaux sur les livres classiques, y a ajouté le *Kang-mou*, sorte de *conspectus*; d'autres savants ont composé également des appendices pour l'époque ancienne, des continuations pour les temps modernes. C'est ainsi que s'est formé le fameux *Thoung-kian-kang-mou*. La signification principale de cet ouvrage pour les Chinois consiste dans l'appréciation des hommes et des événements par des expressions convenues, établissant une gradation très-délicate, et le *Thoung-kian-kang-mou* remplace ainsi pour les Chinois ce que la tradition nous a conservé du jugement posthume chez les Egyptiens. Sous le gouvernement actuel a paru un ouvrage à part dans ce genre, le *Thoung-kiang-tsi-lan*.

Mais ce qui répond le mieux à nos idées et à nos exigences relatives à l'exposition historique, c'est l'ouvrage connu sous le titre de *Tsi-chi-pen-mo*; c'est notre histoire pragmatique. Il a été commencé par le savant *Iouan-chou*, sous la dynastie Soung, qui choisit pour son travail la même époque qui avait servi de sujet à *Sse-ma-kouang* pour son *Thoung-kian*. *Tchhin-chao-iang* décrivit dans le même genre les temps anciens; ses continuateurs ont été *Fyn-tsi*, *Tchhin-pang-tchhang* et *Kou-in-tai*.

Outre ces compositions capitales nous avons une foule d'écrits spéciaux qui leur servent d'explication ou de complément, pour une certaine époque. Nous n'indiquerons entre autres que le Dictionnaire historique (*Sin-chi-pou*), 16 volumes, et l'Encyclopédie historique de la dynastie Soung (*Tse-fou-iouan-kouei*), 40 volumes.

Le court exposé que l'on vient de voir montre que grâce aux ouvrages d'histoire, nous n'avons besoin quant aux temps anciens ni d'histoire littéraire, ni de celle de la législation; pour l'époque moderne nous avons, entre autres, le fameux catalogue *Sse-kou-khiouan-chou-tsoung-mou* et les codes de la dynastie actuelle, sans parler d'un grand nombre de pièces détachées dans les deux genres.

En parlant d'encyclopédies, n'oublions pas que les Chinois possèdent, outre les encyclopédies historiques dont l'origine, comme nous l'avons vu, date de loin, des encyclopédies générales, tout aussi anciennes, divisées par sujets, commençant

par le ciel ou l'astronomie et descendant jusqu'aux animaux. Nous n'avons qu'à mentionner ici les noms de *San-thsai-tou-khouei* (Encyclopédie japonaise), *Tai-ping-ju-lan*, *Iu-hai* et *Iouan-kien-loui-han*, outre un nombre d'autres, pour contenir toutes les fantaisies de nos sinologues; ils n'auront peut-être à regretter que le *Tou-chou-tsi-tchhing*, qui nous manque.

La base de la géographie de la Chine a été posée également dans l'ouvrage historique Chou-king. Le chapitre sixième de ce livre, connu sous le nom de *Iu-koung* renferme un court exposé de l'ancienne division de la Chine en provinces, avec une indication de leurs limites, du caractère du sol, de sa fertilité en grains et des impôts qu'elles fournissaient. Cet ouvrage est jusqu'à nos jours l'objet de maints commentaires, et on le cite à chaque moment. Les histoires des dynasties nous offrent des données détaillées sur les divisions géographiques de l'époque ainsi que des listes des villes avec leurs changements de nom. Mais la plus ancienne Géographie complète de la Chine est le *Tai-ping-houan-iu-tsi* (6 vol.) ou Géographie de la dynastie Soung. Puis les Youan, les Ming et la dynastie actuelle ont publié des descriptions géographiques de toutes leurs possessions, connues sous le nom d'*Itoung-tchi* précédé de celui de chaque dynastie (*Ming-i-toung-tchi*, *Ta-thsing-i-toung-tchi*). Indépendamment de cela chaque province et département et même les districts ont depuis longtemps l'habitude de publier des *Descriptions (Tchi)* de leur territoire, qui offrent, outre l'indication des localités remarquables, une histoire locale et des notices sur toutes les personnes éminentes qui y sont nées, et sur leur population ancienne et actuelle.

Il y a encore un grand nombre de petites géographies. Outre le *Iu-koung* deux ouvrages de ce genre passent pour excessivement anciens: ce sont le *Chan-hai-king*, livre des monts et des mers, et le *Chou-i-king*, livre des eaux; ce dernier est accompagné d'un riche commentaire, par Li-tao-youan, envoyé jadis par la cour des Thang au Tibet. Nous possédons de plus une excellente description moderne du cours des eaux de la Chine dans le *Choui-tao-ti-kang* (qui ne se trouve nullepart), où sont décrites les plus petites sinuosités du cours des rivières, non seulement de la Chine, mais aussi de la Man-

dchourie, de la Mongolie et du Tibet. Une description plus spéciale des eaux de la Chine se trouve dans le *Hing-choui-kin-kien* (4 vol.), avec des additions (8 vol.). Grâce à l'extension de la domination mandchoue non seulement en Mandchourie et en Chine, mais encore en Mongolie, en Dsoungarie, dans le Turkestan et au Tibet, nous possédons la première description exacte et détaillée de toutes ces contrées. Ainsi nous avons la description du Tibet, déjà connue par la traduction du p. Hyacinthe; le gouvernement a publié aussi le *Si-iu-tou-tchi*, description des contrées occidentales, le *Hin-tsiang chi-liao*, enrichi plus tard par les soins du ministre Soung, et le *Si-iu-chou-tao-ki* de *Siu-Soung*. Nous mentionnerons encore deux ouvrages remarquables, le *Tai-thsing-i-toung-tchi-piao*, ou Tableau de géographie de l'empire de Tai-thsing, avec une annexe contenant toutes les anciennes dénominations, et le *Li-tai-ti-li-tchi-youn-phian* ou Dictionnaire géographique, ouvrage de Li-tchao-lo qui a rendu dernièrement de grands services à la géographie de la Chine.

Nous n'avons énuméré ici que les principaux ouvrages de géographie, sans parler d'un grand nombre de petits écrits. Nous avons même passé sous silence un ouvrage extraordinairement remarquable, appartenant aux dernières années de la dynastie Ming, le *Kioun-koue-li-ping*, dans lequel toutes les localités de la Chine se trouvent examinées sous le rapport stratégique. Parmi les volumes, au nombre de plus de 300, dont se compose cette section (nous en avons acquis 274) la première place appartient sans doute aux descriptions spéciales des provinces dont il y a, comme on sait, dix-huit. Ces descriptions se publient sur place: il est par conséquent difficile de les acquérir toutes. Il nous manque seulement les descriptions de deux provinces, Ho-nan et Chan-si, mais par contre nous possédons une excellente description, toute récente, de la Mongolie (*Tching-te-fou-tchi*). Quelques-unes sont tellement détaillées qu'elles forment jusqu'à 18 volumes; on y trouvera beaucoup de matériaux, auxquels personne encore n'a touché.

Notre collection est moins riche pour la partie des sciences, si on exclue le contenu des encyclopédies. Il est vrai, nous

n'avons pas cru nécessaire de faire l'acquisition des ouvrages de mathématiques publiés par les missionnaires européens, car nous ne cherchions en Chine que des ouvrages originaux. Quant aux autres sujets, la cause de nos lacunes est plutôt dans l'impossibilité de faire de certaines acquisitions ou dans l'absence de matériaux chinois. Le département asiatique doit se trouver heureux d'avoir acquis une partie du *Tou-chou-tsi-tchhing* renfermant l'histoire naturelle. Le nombre des autres ouvrages sur cette matière se borne à deux ou trois, qui se fondent tous sur un ouvrage très-fameux en Chine, le *Pent-sao-kang-mou*. Nous n'aurions certes pas manqué l'occasion de nous procurer tout ce qui se rapporte à l'économie rurale, mais là aussi nous avons dû nous borner aux deux ouvrages principaux, le *Noung-tching-thsiouan-chou* qui est un cours complet d'économie rurale, et le *Cheou-chi-toung-kao*. Nous n'avons pas également oublié les ouvrages de dessin, parmi lesquels la première place appartient au *Chou-hoe-phou*, Guide pour l'étude de l'écriture et de la peinture (6 vol.). Plus complète est chez nous la collection d'ouvrages de médecine, dont nous sommes en grande partie redevables, comme nous l'avons dit, à feu J. Voitsékhovski.

Voici nos matériaux pour l'étude du développement intellectuel de la Chine, spirituel, religieux, historique et scientifique. Mais tout cela n'offre pas encore ce que l'on comprend ordinairement sous le nom de littérature. Il nous faut des ouvrages de belles-lettres, des poèmes, des odes, des drames, des romans et des nouvelles, et plusieurs auraient peut-être désiré que j'eusse commencé par où je termine. Malheureusement je suis peut-être déjà trop imbu de la manière dont les Chinois envisagent la littérature, et ne saurais m'imaginer que l'on puisse étudier dans les seuls poèmes et romans une nation dont l'existence compte plusieurs milliers d'années, et qui occupe une place si honorable dans l'histoire de l'orient, où elle a toujours dominé. Les Chinois connaissent très-bien la belle littérature, mais hélas! la belle prose se trouve chez eux non pas dans les romans et autres récits, mais là où chez nous on regarde le moins au style, c'est-à-dire dans les écrits officiels. L'art d'écrire parût en Chine tout d'abord dans les

chancelleries; c'est là aussi que s'est conservé jusqu'à présent le meilleur style. Lisez un rapport ou un exposé quelconque adressé à l'empereur, vous y trouverez chaque mot pesé et employé avec discernement. L'écriture servait tout-d'abord d'instrument au gouvernement, et tout ce qui découle de lui, non-seulement les décrets, annonces ou instructions au peuple, se distinguent par le choix et la beauté des expressions, mais même les préfaces des ouvrages qu'il publie, les prières tracées dans les temples, les inscriptions des monuments ou des mausolées, tout se trouve en rapport avec la dignité de celui qui les écrit. Aux ouvrages de belles-lettres appartiennent également les dissertations sur un thème donné (*ti-mou*), qui se composent pour les examens. Le *wen-tchang* ou l'amplification oratoire dont ces dissertations adoptent ordinairement la forme, est envisagé comme le chef-d'oeuvre d'un auteur; suivant les idées des Chinois c'est l'inspiration du génie, et ils regardent un grand écrivain comme audessus d'un simple mortel. Voilà pourquoi en Chine se trouvent des temples consacrés au Wen-tchang, ou dieu-tutélaire des chies, dans lesquels ses enfants reconnaissants se font un devoir, après chaque examen favorable, de placer une planche commémorative de sa protection, et de lui adresser leurs prières avant de les subir. De même dans les ouvrages en vers, si nous nous attachons à l'idée ancienne que le roman n'est pas un poème, nous sommes étrangement frappés par le manque de ce genre d'ouvrages chez les Chinois, genre si particulier aux pays de l'ouest, et qui même dans l'Inde occupe une place éminente. Si au contraire dans le poème nous ne voulons pas entendre seulement le cliquetis des armes, la Chine sera également riche en oeuvres de poésie assez considérables. Nous ne recommanderons pas ici nos romans en vers, car nous doutons trop de la bonté de leur forme, mais beaucoup de nos lecteurs connaissent certainement déjà le poème de *Kien-loung*, Description de Moukden ou de la Mandchourie. La Chine offre un très-grand nombre d'ouvrages didactiques de ce genre. Il y a non-seulement des voyages et des histoires, mais même des encyclopédies écrites en vers. Au reste le nom de *poème*

(*fou*) se donne aussi à des articles de moindre étendue, pour peu qu'ils s'en approchent par le genre de versification.

Quant à d'autres genres de poésies (*chi*) que l'on appelle chez nous ordinairement acrostiches, à cause de leur brièveté, et que l'on regarde en Europe avec dédain, en Chine les noms des poètes *Tou-fou*, *Li-tai-pe*, *Sou-toung-phe* sont rangés de pair avec les génies. Quoiqu'il en soit, nous remarquerons seulement que l'on demande aux vers chinois deux choses principales; d'abord ils doivent renfermer une pensée neuve, éloignée de toute idée et phraséologie banale, qui nous frappe par l'inattendu; puis répondre à certaines exigences de la versification. Qui a entendu parler des *intonations* chinoises comprendra que l'auteur y devra montrer tout son savoir, en fait de langue; car en Chine les vers ne sont pas comme on est accoutumé de le penser chez nous, seulement l'attribut de ceux qui sont nés poètes ou génies.

J'ai déjà remarqué plus haut que nos sinologues, n'attachant pas une grande valeur à ces deux genres de belle littérature, les ont négligés. J'ai tâché de rassembler autant que j'ai pu tout ce qui s'y rapporte, mais selon mon habitude, éludant les petites éditions, je cherchais à me procurer des recueils complets, quand il y en avait. Ainsi possédons nous une collection de compositions anciennes renfermant de petits articles en prose et en vers, formée par un prince Liang (*Li-chan*) en 2 vol. C'est une sorte de chrestomatie, comme aussi le *Kou-wen-youan-kien* ou Miroir de style ancien, recueil plus considérable d'extraits de prose seule (4 vol.). Nous avons de plus une collection complète de tous les petits écrits en prose composés sous la dynastie Han (orientale), sous celle de Thang (50 vol.) et sous la dynastie actuelle (16 vol.); la 1^{re} édition de cette dernière collection nous manque. Nous avons agi de même pour les poètes; à l'exception des oeuvres séparées des poètes les plus célèbres, nous avons préféré faire connaissance avec les autres au moyen des éditions renfermant tous leurs ouvrages ensemble, quoiqu'elles n'offrent déjà plus les commentaires, toujours nécessaires pour l'intelligence des oeuvres de poésie. Ainsi nous possédons un recueil de tous les poètes depuis la dynastie Han jusqu'à celle de Thang (*I-pe-*

san-kia-chi), en tout 103 poètes, en 10 volumes; *Thang-chi-tsi-chi*, collection des oeuvres choisies des poètes de la dynastie Thang 4 vol.; quatre des Soung; huit des Youan; six des Ming. Quant aux ouvrages connus sous le titre de poèmes (fou), ils se trouvent tous, à commencer des plus anciens jusqu'à ceux qui ont été composés sous la dynastie régnante, rassemblés dans un seul recueil publié, par le gouvernement de cette dernière dynastie, en 1706, et forment 8 volumes.

Les légendes, les contes, les romans, les drames et les chansons, passent en Chine pour des productions d'un esprit oisif, peu dignes d'un homme civilisé. Ils ne trouvent pas même place dans les catalogues littéraires, et il devient ainsi très difficile d'en vérifier le contenu, la composition et l'ensemble. Mais malgré cette défaveur officielle, le plus farouche sectateur de Confucius se laisse souvent entraîner par leur lecture et même ne dédaigne pas d'y essayer son pinceau. Ce genre de littérature, le plus étendu chez les nations de l'occident, par suite de spéculations commerciales qui font naître chez nous les auteurs et les journalistes, adjugeant la palme aux écrivains heureux de préférence à tous les héros, est également assez riche en Chine, où un auteur ne tire de son travail aucun avantage pécuniaire, et où la réputation de ses ouvrages ne se répand que très lentement. — Chez nous l'intérêt d'un roman, d'un drame ou d'un conte, roule toujours sur l'amour; en Chine il n'en est très souvent nullement question. Ici un auteur écrivant en ce genre a quatre modèles principaux devant lui, en tête desquels se trouvent des autorités tellement prépondérantes que l'on ne peut que les imiter, jamais les surpasser. Ces quatre genres sont : 1) le merveilleux, dont le représentant est *Choui-hoe-tchouan*; on peut mettre dans cette classe aussi la nombreuse suite de ces légendes offrant les croyances locales et qui forment de petits fragments. 2) le genre historique, qui peut passer parfaitement pour un poème chinois, si nous en prenons pour modèle l'excellent récit de *l'Histoire des trois royaumes*. Ici au milieu de la lutte des héros et des combats sanglants, nous rencontrons encore un autre antagonisme intellectuel, une suite de stratagèmes dont font usage les stratégistes

chinois, qui charment le lecteur encore plus que les exploits du courage physique. Le *San-koue-ki* est de plus écrit dans un excellent style ayant la mesure et l'harmonie de la poésie. Presque toute l'histoire de la Chine a été écrite dans ce genre par des imitateurs, qui l'ont mise depuis longtemps en drame qui forme le 3^e genre. Mais aucun ouvrage dramatique n'atteint à la hauteur de *l'Histoire de l'aile droite, Si-hiang-ki*. C'est plutôt un opéra, car on y rencontre à chaque moment des airs qui arrachent des applaudissements furibonds aux spectateurs. Le répertoire chinois est déjà devenu assez familier en Europe par l'examen de cent pièces qu'en a donné le Journal asiatique; mais il est certainement beaucoup plus nombreux et s'augmente tous les ans sans que nous le sachions. Enfin le dernier genre c'est le roman proprement dit, offrant la vie intime des Chinois, stigmatisant les abus et les vices, mais où parfois sous main et sous des couleurs souvent beaucoup plus séduisantes encore, se trouve décrite la débauche. On regarde ordinairement comme représentant du roman le *Kin-ping-mei*, mais ce livre a été surpassé depuis longtemps par le *Houng-leou-meng* (songe dans le manoir rouge), dans lequel un sujet d'un haut intérêt est raconté dans une prose charmante, et il nous serait en vérité très-difficile de trouver rien de semblable, même en Europe. On prétend que ce roman a été composé dans un des palais des princes, et lorsqu'il parût, encore en manuscrit, on en vendait les exemplaires à des prix faubuleux.

Notre bibliothèque offre dans ces quatre genres une collection aussi complète que possible, à laquelle n'atteignent pas les deux autres. Nous avons 125 titres de contes, récits historiques, romans en prose et en vers, chansons et drames, sans compter le grand recueil de ces derniers, renfermant 60 drames (12 vol.).

Tel est l'aperçu succinct des matériaux que nous possédons et des aspects si divers qu'offre la littérature chinoise. Les matériaux ne manquent pas, mais y aura-t-il des personnes désireuses d'en prendre connaissance?

Nous avons seulement énuméré les principaux ouvrages dans chaque genre, sans rien dire d'une foule de dictionnaires que nous possédons à titre de livres nécessaires pour l'étude de la langue, ni des recueils renfermant parfois plusieurs centaines d'ouvrages dans tous les genres de la littérature; dans le nombre il s'en trouve qui forment plusieurs volumes du recueil. A la première vue la collection apportée par nous pourrait ne pas paraître considérable, car nous avons en tout moins de 500 titres, tandis que celle de l'académie des sciences en a plus du double. Mais le fait est que nous avons pris à tâche d'acquérir les éditions volumineuses comme étant les principales, tandis que les personnes qui ont formé les autres bibliothèques, se sont contentées d'ouvrages moins importants et n'offrant presque aucun intérêt. De plus c'est précisément au moyen de ces recueils que nous avons pu non-seulement nous approvisionner de petits écrits, mais encore être richement récompensés à d'autres égards. Nous possédons plus de vingt de ces recueils (126 vol.), dont les dix plus importants renferment seuls plus de 1000 petits écrits. Indépendamment de ce que les ouvrages ci-dessus mentionnés, tel que le Houng-thsing-king-kiai et toutes les collections de vers et de poèmes sont également des recueils en leur genre, il aurait été très facile de porter le nombre des numéros dans notre catalogue a un chiffre beaucoup plus élevé, surtout si nous n'y avons pas omis les livres des bouddhistes et des Tao-sse.

